

descend prendre au sein de ses appartements un repos qu'il a depuis longtemps oublié.

Rien n'échappe à ceux que le danger environne ; la joie du chef se communique aux soldats ; on cause du changement opéré dans les traits et le sourire de celui sur qui pèse une si terrible responsabilité et chacun sent grandir ou renaître sa confiance et son ardeur.

Aussi quelle ne fut pas la stupéfaction des assiégés quand ils virent, dès l'aurore, un parlementaire sortir du château, s'avancer vers les avant-postes et demander à être conduit au comte de Savoie. La forteresse était-elle donc si démantelée que toute résistance fût devenue impossible ? les progrès du siège avaient-ils donc été si grands depuis deux jours ? et cette joie, cette espérance, cette ardeur si visibles sur le front du belliqueux vieillard, n'était-ce qu'un mensonge, une feinte ? Les regards, du haut des remparts, suivent le parlementaire : il s'approche des lignes ; les Savoisiens viennent à sa rencontre ; il est introduit au sein des travaux des ennemis.

Conduit devant les chefs, le Dauphinois expose que Varey, après avoir résisté à une armée entière, peut tenir longtemps encore ; que la petite garnison est bien approvisionnée ; que les remparts extérieurs ont seuls souffert, mais que toute résistance a ses limites, et que, pour éviter une cruelle effusion de sang, le commandant du château, après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, demande une trêve de douze jours pour laisser reposer la garnison et l'armée ; les douze jours accomplis, le commandant ouvrira ses portes, s'il n'est secouru. Le prudent envoyé évite de prononcer le nom de Hugues de Genève dans une assemblée où son chef compte de mortels ennemis.

A cette proposition, des voix s'élèvent, et les avis se partagent. Beaujeu veut la poursuite du siège sans trêve ni